

Parler de Jacques Doucet, retracer son œuvre, c'est aussi raconter le voyage de sa vie, la nôtre. Tout débute véritablement pour lui en 1947 : son premier séjour à Budapest, ses contacts avec Imre Pán, Corneille, son adhésion au Groupe surréaliste révolutionnaire, puis notre rencontre. Si certains détails peuvent surprendre, ils apportent aussi leur témoignage. Cette biographie relate les événements historiques, les souvenirs, les trajets qui ont marqué son destin et son œuvre. Si douloureux que ce voyage m'apparaisse, le raconter c'est revivre avec Jacques Doucet. De ce souffle de vie réapparu naîtra le souci de le faire connaître à travers ses commentaires, ses réflexions sur l'art, dans son langage d'homme et de peintre. Sa vie a été une lutte constante menée avec beaucoup de passion, de loyauté en dépit des différentes épreuves qu'il a surmontées. Il a toujours gardé cette même ferveur, ce même dynamisme jusqu'à la fin de sa vie. On a dit et écrit beaucoup sur le personnage, qu'il paraissait être : peu sociable, au verbe insolent souvent agressif. S'il y a du vrai dans tout cela, derrière cette apparence, il y a une autre vérité. Après sa disparition en mars 1994, Gábor Pán, le fils d'Imre, écrit : «[...] Dans son être d'ours grondant, un ange sensible était caché...» En 1943, Max Jacob le définit ainsi :

«Doux? C'est
emoussé? Non!
Ce n'est pas mou
c'est doux, c'est doucet»

et Michel Ragon : «C'est un solitaire, un vieux loup solitaire, goguenard et tragique...» (mai 1990, catalogue de l'exposition Doucet à la galerie Moderne, Silkeborg, Danemark). Pour ma part, je l'ai souvent comparé à un «arbre de ronces» que, délicatement, j'ai dû écarter l'une après l'autre, pour mettre l'arbre à nu. Il est apparu si droit, si fier, il émanait de lui un tel rayonnement, une telle lumière, que cela valait bien la peine quelquefois de s'y égratigner. Et puis, n'a-t-il pas intitulé certaines de ses toiles : *L'Arbre de vie*, *Lumière de l'arbre*, *L'Arbre oiseleur* (je dirais plutôt persifleur) qui le symbolisent tout à fait?

«Arbre de ronces» est un lieu-dit, situé dans le Centre de la France, que par hasard, nous traversons un jour en voiture. Aussitôt, je fais remarquer à Doucet que cette appellation fort poétique lui ressemble tout à fait, ce qui déclenche son rire... Il ne lui déplait pas du tout d'être comparé à un

arbre, et pour les ronces : «À mon sens on n'en a jamais assez, car pour affronter l'humanité, il en faut des wagons!»

En 1956, à propos de la «Situation de la jeune peinture», pour la revue *Preuves*, Alain Jouffroy demande à Jacques Doucet : «Quelle est la part du jeu et de l'humour dans l'art moderne?»

«L'humour? Il est un et indivisible. C'est là, la soupape de bonne santé des bedaines, la désintégration des jeux antagonistes. Mieux vaut être un gorille d'humour qu'un ouistiti ennuyé. Puisse la peinture en bénéficier?»

Eh bien, la sienne en a bénéficié de cet humour toujours débordant, toujours présent, faisant crier sa vitalité, tempérant sa violence. Si parfois, il s'est révélé être un «sacré ouistiti», vous pouvez me croire, je ne me suis jamais ennuyé à ses côtés.

Notre rencontre date de 1947, lors d'une fête de bizutage à l'École des arts décoratifs, où je suis élève de François Desnoyer qui enseigne le dessin. Étudient également aux Arts déco, les déjà inséparables Jean et Marcelle Messagier, Gillet, Geneviève Asse, le sculpteur Bertrand Lorquin qui épousera plus tard Dina Vierny. C'est une période où la jeunesse exubérante de l'après guerre s'en donne à cœur joie. Monômes, bals d'étudiants, fêtes costumées sont fréquents. Les jeunes un peu fous que nous sommes aux Arts déco, excellent dans ce genre de manifestations. Mais ce déferlement étudiant qui défile à grand vacarme de la rue d'Ulm à la fontaine Saint-Michel dégénère très vite en lancer de bombes à eau sur les passants, aussi les monômes seront interdits par la suite. C'est également la période où l'écrivain Ferdinand Lop tient des discours passionnés, délirants au café Capoulade (angle de rue la Soufflot et du boulevard Saint-Michel). Il y présente sa campagne «présidentielle», mais si personne ne le prend au sérieux, sa position ambiguë sous le gouvernement vichyssois, déchaîne dans le public d'étudiants – où souvent Jacques Doucet est présent – autant de sifflets que d'applaudissements. Le quartier Latin est toujours animé. Mais surtout, le jazz Nouvelle Orléans que nous apprécions avec Claude Luter et son orchestre est plus attractif. Fréquemment invité à jouer dans les bals des grandes écoles, il est convié à celui des Arts déco. Dans ces manifestations, il est toujours accompagné

d'un petit groupe de fidèles, joyeux drilles qui ne perdent jamais l'occasion de pouvoir l'écouter, danser et obtenir quelque sandwich à l'œil. Jacques Doucet est de ceux-là et retient mon attention. Il a les cheveux ras, un petit bouc pointu que rejoint une fine moustache qu'il tortille nerveusement. Pour ce bal, comme mes camarades, je me suis déguisée. Peinte en ocre des pieds à la tête, une touffe de plumes d'oiseaux sur la tête, un collant de pyjama teint en vert Véronèse, c'est ainsi affublée que je fais sa conquête!

Il a une curieuse façon de danser. S'il me fait pirouetter, virevolter allégrement, son corps reste presque immobile, en revanche, ses jambes se meuvent avec grande souplesse, puis brusquement il décide d'interrompre la danse. Pendant ces interruptions, nous parlons. Il émane de lui une curieuse personnalité faite d'une certaine rudesse dans le geste, d'ironie mordante dans ses propos, à l'opposé de son regard qui laisse transparaître une légère douceur interrogative qui m'intrigue et déjà me fascine. Je décèle confusément la sensibilité d'un être qui masque derrière cette ironie, un point faible, une sorte de fêlure douloureuse.

Il me dit qu'il est peintre, revient de Budapest où il a exposé, connaît très bien François Desnoyer (alors membre du jury du Salon d'automne, auquel il a participé pendant deux années successives) et me questionne sur mes goûts en peinture. Moi-même, je reviens de Prague, du Premier festival de la jeunesse en Tchécoslovaquie, ne connaît pas Klee, mais par contre Miró ne m'est pas inconnu. Il faut préciser qu'à cette époque, ces deux peintres ne sont pas universellement connus. Alors, un centre d'intérêt commun nous rapproche. Nous nous revoyons souvent, de plus en plus souvent, pour ne plus nous quitter.

Il n'accepte de me montrer ses recherches plastiques que plus tardivement, après avoir acquis la certitude qu'elles seront regardées avec intérêt, compréhension puis, alors il me raconte...

Son père Georges Douetteau, d'origine bretonne, a une pharmacie faubourg Saint-Honoré, où sa mère a exercé, pendant un certain temps, un modeste emploi. Lorsque Jacques Doucet naît le 9 avril 1924 à Boulogne dans les Hauts de Seine, elle est mariée avec Louis Doucet, employé

de presse, dont il porte le nom. Son père, Georges Douetteau et sa femme Pauline qui ne peuvent procréer, désirent l'adopter, mais sur le refus de sa mère, renoncent à leur projet. Néanmoins, après un accord tacite entre les deux familles, il est élevé rue d'Anjou, puis rue Roquépine, dans un milieu bourgeois et aisé de pharmaciens. Le week-end est consacré à sa mère. Et chaque semaine, régulièrement son père le conduit avenue de Versailles dans le petit appartement de Joséphine et Louis Doucet. Mais mal accepté par ce dernier, toléré par Pauline Douetteau, mère occasionnelle, il sent progressivement une fêlure dans ce double univers qui est le sien. Pour cette visite, madame Douetteau échange systématiquement les vêtements élégants, « bourgeois », qu'il porte, contre d'autres beaucoup plus modestes. En grandissant, il l'interroge sur ce changement vestimentaire, pour s'entendre répondre : « que ces vêtements sont bien suffisants pour se rendre chez sa mère ! ». Réflexion particulièrement cruelle qui brise brusquement son univers déjà fragilisé. Il se sent mortifié pour sa mère et ne comprend pas. Existe-t-il donc deux mondes opposés : l'un défavorisé et l'autre nanti qui rejette sa mère ? Une mère qu'il affectionne et qui l'aime aussi, même par épisodes. Lorsque bien longtemps après, il me fit cette confidence, je sentis sa vulnérabilité à travers cette meurtrissure omniprésente dans son souvenir, comme cette anxiété qui resurgissait à chaque instant.



Jacques Doucet
à 11 ans,
Droue-sur-Drouette,
1935

Peut-être ressent-il dans ses errances nocturnes, en pestant contre les « bourgeois », les « gugusses », le besoin de conjurer cette anxiété, d'extérioriser sa révolte contre le monde hostile d'une société qu'il réproûve. La révolte avait germé en lui et il ne pourra plus la réprimer.

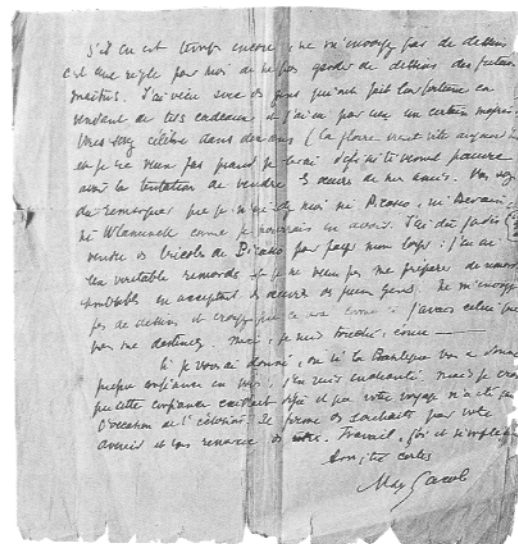
Son père dont il possède la bonté, la générosité, affectionne beaucoup son fils, plus particulièrement lorsqu'il n'est pas trop préoccupé par de nouvelles conquêtes féminines. S'il ne s'intéresse pas particulièrement à l'art, il s'amuse dans leur maison de campagne, *Le moulin* à Droue-sur-Drouette, à peindre, sans prétention aucune, d'après des cartes postales. Et ce qui amusera beaucoup le « Doucet peintre », ce sera lorsque Georges Douetteau fera la comparaison entre sa peinture qu'il trouvait être « de la peinture » et celle de son fils qu'il ne prend pas, au départ, très au sérieux. Jacques Doucet alors, en profitera pour lui chaparder quelques tubes de peinture à l'huile qui étaient toujours d'excellente qualité. Mais la source de sa vocation ne vient pas de son père. Du reste, à cette époque, de vocation, il n'en a pas.

Tout en menant ses études secondaires au lycée Condorcet, il écrit beaucoup de poèmes et dessine. Mais dessiner pour lui, c'est laisser sa main errer, tracer ses phantasmes qu'il exprime à la manière d'un enfant. Car s'il comprend vite ces différences sociales dans le monde qu'il côtoie, se développe en lui un sens aigu d'observation, d'humour un peu cruel qu'il projette dans son écriture.

L'humour – « la soupape de bonne santé des bedaines » –, il le pratique déjà au lycée où un jour, lors d'un cours de français, il n'hésite pas à réciter un poème de Lamartine avec l'accent berrichon... son accent, sa conviction sont tels, que le professeur lui demande naïvement s'il est originaire de cette province : « Mais oui », répond-il avec aplomb...

Après son baccalauréat, il hésite à opter pour une voie. Ce ne sera certainement pas celle de la Marine marchande conseillée par son père, qui comprend très vite son erreur et se garde bien par la suite de l'influencer.

« Et, raconte Doucet à André Laude¹, il y a au départ, ce besoin de se situer. Tout adolescent se cherche pour s'exprimer. Mais comment s'exprimer, quelle sera la forme de cette expression ? Est-ce la musique, la poésie, la peinture, la sculpture... ?



Lettre de Max Jacob

Et comment cette expression sera-t-elle le mieux réalisable ? Je me suis posé cette question. Depuis longtemps, je m'intéressais énormément à la poésie, mais la poésie marginale, surtout celle à partir du mouvement des symbolistes du *Mercur de France*, de Léautaud à la poésie dadaïste. J'ai dévoré aussi les livres de Max Jacob dont la personnalité me passionnait et j'étais attiré aussi par l'écriture du dessin. Mais je devais faire un choix. Comme c'est angissant un choix ! Autour de moi, je n'avais aucun appui. J'étais très isolé moralement. Et puis un jour, un critique d'art ou un écrivain, je ne me souviens plus, et encore moins de son nom, me conseilla d'aller voir Max Jacob. C'est tout de même notre père spirituel à tous me dit-il, au même titre que Picasso. Cette remarque m'a fasciné, alors, me suis-je dit, pourquoi pas ! Je vais aller un peu parler à Max Jacob. Cela a été très simple. Je lui ai écrit et il m'a répondu « mais bien sûr,

1. Entretien avec André Laude, octobre 1985, diffusé sur *France-Culture*.